Document généré le 23 avr. 2024 22:23

Québec français

Wouf-wouf
Excès et débordements festifs au rendez-vous. *Wouf wouf* de Yves Sauvageau, présentée par le Théâtre Repère au Périscope, Québec, du 25 février au 21 mars 1992

Marie-Christine Lesage

Numéro 86, été 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44842ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lesage, M.-C. (1992). Compte rendu de [Wouf-wouf : excès et débordements festifs au rendez-vous. / *Wouf wouf* de Yves Sauvageau, présentée par le Théâtre Repère au Périscope, Québec, du 25 février au 21 mars 1992]. *Québec français*, (86), 101–101.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Marie-Christine LESAGE

THÉÂTRE

WOUF-WOUF : EXCÈS ET DÉBORDEMENTS FESTIFS AU RENDEZ-VOUS.

Inspirée et carrément dionysiaque cette mise en scène de *Wouf Wouf* [1] qu'a osé nous présenter le théâtre Repère en ce début mars au Périscope. Ce n'est pas une oeuvre sage qu'a choisi de monter le jeune metteur en scène Jean-Frédéric Messier, mais une pièce turbulente qui n'en finit plus ; une sorte de fête des fous où désordre, dérision et romantisme se mêlent en un cocktail assez extravagant. Écrite entre 1967 et 1969 par Yves Sauvageau, la pièce, qui ne fut montée qu'une seule fois professionnellement, offre un véritable défi à la mise en scène : éclatée dans ses lieux et dans le temps, avec une multitude de personnages, fantaisiste dans ses indications scéniques ; bref, un vrai délire psychédélique.

D'entrée de jeu, nous plongeons dans l'univers fantasmatique du jeune Daniel Rousseau, univers où vont se bousculer quantité de personnages formant une sorte de choeur représentatif d'une société en changement, celle de la Révolution tranquille. Mais plus qu'une critique sociale, la pièce ressemble plutôt à une longue plainte lancée par un jeune en crise dont les débordements intérieurs et les élans de pureté sont constamment vissés au plancher par une société médiocre. Société qui n'a jamais fait de véritable révolution et dont l'ordre apparent cache un grand chaos, celui de l'abdication de la conscience humaniste au profit du besoin de domination et de possession. Ce comportement abaisse l'homme au rang de l'animal, plus précisément à celui du chien (d'où le titre). Jean-Frédéric Messier prend le parti de la dérision et passe au hachoir du sarcasme les valeurs de la société actuelle. Du cœur d'une église, nous passons au cœur du parlement où les élections, une sorte de course aux hot-dogs, seront remportées par la TV privée, faisant des médias les grand leaders du monde moderne.

L'ingéniosité du spectacle tient surtout dans la théâtralité grotesque et le jeu excentrique des comédiens. Puisant à même les archétypes de la société québécoise, la mise en scène pousse à bout cette logique en affublant tous les personnages, sauf Daniel (le rendant, de ce fait, plus vulnérable), de protubérances et d'excroissances physiques de toutes sortes. Ces enflures de seins, de ventres, de fesses, de cuisses trouées de cellulite nous emmènent vers un monde outrancier qui semble vouloir refléter un certain épaississement de l'esprit. Cette hypertrophie des corps, doublée d'une gestuelle de pitre, propulse une image parodique et carnavalesque de ce qui constitue notre « fond commun » historique et contemporain. L'utilisation d'un tapis roulant en arrière scène sur lequel défilent les personnages, rend évident cet aspect de parade.

Chose certaine, Messier sait faire image, satyrique comme poétique. Outre la représentation d'un corps grotesque, il fait ressortir l'absurdité de nos comportements, autant individuels que collectifs, notamment par une utilisation inusité d'objets et d'outils du quotidien, tels des appareils de cuisine dans un débat au parlement, l'utilisation de scies sauteuses comme motos pour les deux policiers, de perceuses électriques comme outils de beauté pour le visage. On sent dans la mise en scène un imaginaire débridé qui, loin de se complaire dans le négativisme pur de l'auteur, nous entraîne dans un mouvement de plaisirs fait de débordements, comme si un peu de folie devenait le seul remède à la petitesse de la société. Mais il y en a d'autres, la beauté et la poésie. La mise en scène nous les transmet surtout visuellement, quand à la fin Margot s'élève dans les airs, les doigts allongés de bougies enflammées. Lorraine Côté est ici saisissante, d'une sensibilité pure. D'ailleurs, la force de son jeu contribue beaucoup au souffle et à la folie de tout le spectacle.

Si la mise en scène, haute en couleurs, étonne et réjouit par ses excès sonores et visuels, les faiblesses du spectacle semblent provenir plutôt du texte: longueur et saturation de certaines scènes, caricatures dépassées parfois, que toute l'originalité de Messier ainsi que le jeu expressif des comédiens ne peuvent rehausser. Dommage de ne pas avoir pris le parti de couper un peu plus dans ce texte gargantuesque. Mais malgré toutes ses faiblesses, ce spectacle n'en demeure pas moins exceptionnel, ne serait-ce que pour la profusion quasi rococo de sa mise en scène. Enfin, un petit dégel théâtral à Québec !

1. *Wouf wouf* de Yves Sauvageau, présentée par le Théâtre Repère au Périscope, Québec, du 25 février au 21 mars 1992.